

La philosophie italienne :

une question ouverte

*Pendant ces dernières années en Italie s'est développé un intense débat dans lequel on a beaucoup discuté de la nature, de la valeur et de la spécificité de la tradition de la pensée qui, dans notre pays – ou, plus exactement, dans notre péninsule – a commencé et a continué à travers les siècles, jusqu'aux temps les plus récents. On a tout d'abord essayé d'identifier les caractères distinctifs de telle tradition, en soulignant particulièrement sa vocation typiquement ou principalement historique, civile et politique. Mais on s'est également interrogé sur ses origines, en les retrouvant davantage à l'époque humaniste et de la Renaissance. On a enquêté ses relations avec d'autres traditions philosophiques européennes, en remarquant des analogies et des différences et en établissant des comparaisons aux résultats très enrichissants. Et on n'a pas oublié de réfléchir, dans une optique plus générale et qui va au-delà du simple cas italien, autour de ce qui est le vrai problème méthodologique et substantiel de fond, c'est-à-dire de la possibilité même de parler d'une philosophie « nationale » ou, tout de même, liée à une déterminée tradition linguistique et culturelle. Ce qui en résulte, dans l'ensemble, c'est une riche série d'études et d'approfondissements – ainsi que de discussions – dont on a déjà essayé de faire le bilan, entre lesquels nous signalons, par rigueur et précision, celui offert par Corrado Claverini dans la monographie *La tradizione filosofica italiana. Quattro paradigmi interpretativi* (Quodlibet 2021).*

*De plus, ce débat a été accompagné par un intérêt croissant pour la philosophie italienne à niveau international. En effet, en Europe et ailleurs, il y a de nombreuses institutions académiques, des revues scientifiques (parmi lesquelles se distinguent l'américaine « *Differentia: Review of Italian Thought* » et l'anglaise « *Journal of Italian Philosophy* »), des initiatives éditoriales et des recherches de différents genres qui lui ont réservé – et qui lui réservent encore – une attention spécifique. Et ceci, non exclusivement au sujet du champ disciplinaire des Italian Studies ou des auteurs les plus contemporains, comme le démontre le volume *From Kant to Croce : Modern Philosophy in Italy 1800-1950* de Brian et Rebecca Copenhaver,*

publié par Toronto University Press en 2012 (et maintenant traduit également en italien : *Filosofia in Italia (1800-1950). Uno sguardo dall'esterno, Le lettere 2023*) : un volume qui propose une interprétation significative – particulièrement attentive au contexte historique et politique de la période prise en considération – d'un segment crucial de la philosophie italienne ; et qui, d'ailleurs, a le mérite de traiter (et dans certains cas, de présenter pour la première fois au public anglo-saxon), à côté de l'œuvre des penseurs les plus célèbres, aussi celle de certaines figures moins connues ou moins étudiées, mais pas pour cela moins importantes, dans l'optique d'une évaluation d'ensemble.

Il faut dire, d'ailleurs, que la philosophie italienne en tant que telle a été étudiée, en Italie, également par le passé. A ce sujet, il est indispensable de mentionner tout d'abord la *Prolusione e introduzione alle lezioni di filosofia nella Università di Napoli (1862)* de Bertrando Spaventa, œuvre mieux connue avec le titre donné par Giovanni Gentile quand il la fit réimprimer en 1908, c'est-à-dire *La filosofia italiana nelle sue relazioni con la filosofia europea*. Ici on avançait la célèbre et heureuse thèse de la « circulation » de la pensée italienne, selon laquelle – pour la résumer de manière très sommaire – c'est bien en Italie, pendant la Renaissance et surtout avec Bruno et Campanella (et, après, avec Vico également), qu'on aurait jeté les bases de la philosophie moderne, qui se serait ensuite développée (à cause des conditions politiques et religieuses non favorables de l'histoire italienne après le XVI^e siècle) dans les autres nations européennes et spécialement en Allemagne, pour retourner finalement chez nous avec Galluppi, Rosmini et Gioberti. A cette occasion également, tout comme de nos jours, le sujet fut l'objet d'une ample discussion. D'un côté, la thèse même de Spaventa constituait, de fait, une alternative explicite à l'idée d'un savoir italique ancestral et autochtone, idée formulée par Vico dans le *De antiquissima italorum sapientia (1710)* et reprise, entre autres, par Vincenzo Cuoco dans son *Platone in Italia (1806)*, par Terenzio Mamiani dans les pages du *Rinnovamento della filosofia antica italiana (1834)* et, en dernier et surtout, par Gioberti dans le *Primato morale e civile degli italiani (1843)*. D'un autre côté, l'interprétation de Spaventa aux événements relatifs à la philosophie italienne engendra à son tour et tout de suite des adhésions enthousiastes, mais également des critiques et des réactions décidément négatives. Pour apporter un exemple, dans le volume *La philosophie contemporaine en Italie. Essai de philosophie hégélienne*, publié à Paris en 1868, Raffaele Mariano, élève et disciple de Augusto Vera et exposant de la « droite hégélienne » en Italie, se disait disposé à accorder à Spaventa que la pensée italienne de la Renaissance et de la première modernité avait été violée au sein de sa patrie par l'oppression politique et religieuse et, donc, obligée à

« émigrer » à l'étranger ; mais il niait qu'elle fût ensuite revenue et qu'elle eût refléuri, du moment où les expressions les plus récentes de la philosophie nationale (in primis Galluppi, Rosmini et Gioberti « exaltés » – pour ainsi dire – par Spaventa) ne contribuaient aucunement au progrès de la pensée tout court, en représentant au contraire – il disait – une phase de décadence.

Si donc, en regardant de plus près, la réflexion de la philosophie italienne sur elle-même – caractérisée aussi à son intérieur par des polémiques plus ou moins vives – n'est certainement pas une nouveauté, la situation est en revanche différente en ce qui concerne la dimension internationale. Sur ce front, on peut enregistrer, par exemple, la grande fortune européenne de Giordano Bruno entre XVII et XIX siècle (de Naudé à Bayle, de Toland à Diderot, de Jacobi et Schelling à Hegel, ils sont nombreux ceux qui ont reconnu, pour diverses raisons et avec différentes nuances, l'importance de Nolano dans le cadre de l'histoire de la pensée) ; ou bien les lectures en clé philosophique de Leopardi de la part d'un nourri groupe d'auteurs de langue allemande (de Schopenhauer à Nietzsche, avec une mention particulière pour le « ultra-léopardien » Philipp Mainländer) ; ou bien encore, la diffusion remarquable, dans l'espace anglo-saxon, des idées de Rosmini (que William James comparait aux plus grands penseurs de tous les temps, d'Aristote à Hegel). Et toujours en guise d'exemple, nous pouvons également rappeler – il est peut-être un épisode marginal, mais digne de note tout de même, auquel on a dernièrement donné à nouveau attention – qu'en 1874 Karl Hillebrand demande à Francesco Fiorentino d'écrire, pour la revue naissante « Italia », qu'il promouvait et qui était entièrement dédiée à la culture italienne, un article (qui sortira l'année suivante) destiné à illustrer la condition de notre philosophie après 1860 (et – entre parenthèse – Fiorentino accomplira sa tâche en se limitant essentiellement au paradigme interprétatif fixé par Spaventa). Il faut cependant remarquer que les exemples d'une significative réception ou influence de la pensée italienne en dehors de l'Italie, ainsi que ceux d'un intérêt particulier pour l'étranger pour certains de ses moments ou de ses protagonistes, pourraient être naturellement multipliés (pour rajouter un ultérieur exemple, pas strictement ou exclusivement philosophique mais très célèbre, il suffit de penser à l'éloge emblématique de la Renaissance italienne formulé par Nietzsche dans l'aphorisme 237 du premier volume de *Menschliches. Allzumenschliches*). Cependant, ce qui sera difficile de retrouver, au fil du temps, dans les autres pays, c'est une réelle thématization du rôle recouvert par la philosophie italienne dans son ensemble et de son éventuelle spécificité. Et on ne pourrait pas non plus retrouver facilement un débat comme celui qui, en Italie, commence par l'opération accomplie par Spaventa et qui poursuit, articulé par les grandes œuvres historique-philosophiques de Gentile (en commençant par Rosmini e

Gioberti, de 1898) et par des textes fondamentaux comme *La filosofia di Giambattista Vico* (1911) de Croce, au moins jusqu'aux *Cronache di filosofia italiana* (1955) et à la *Storia della filosofia italiana* (1966) de Eugenio Garin. Dans tous les cas, rien de comparable à ce qui est arrivé et encore est en train d'arriver, entre la fin du siècle dernier et le nouveau millénaire, dans le vieux continent et au-delà de l'océan. A part les différences évidentes qui subsistent entre les différentes époques (historiques et historiographiques), on peut peut-être affirmer que ce à quoi nous sommes en train d'assister, à niveau international, est un phénomène véritablement nouveau.

De fait, aujourd'hui le débat sur la thématique est plus vif que jamais, en Italie comme à l'étranger ; et, à la lumière de la variété des positions sur lesquelles on s'aligne, des points de vue d'où on regarde et des jugements qui sont exprimés, il semble évident que la question relative à la philosophie italienne est et reste plus que jamais ouverte. Et justement pour cela, nombreuses sont les directions qu'il serait possible de prendre, voulant participer au susmentionné débat ; mais sans aucun doute parmi elles il y a également celle qui, très simplement, consiste à s'engager dans des études et des recherches sur les auteurs et sur les œuvres de la tradition philosophique italienne, même la plus récente, en se basant sur une approche rigoureuse d'ordre théorique ainsi qu'historique et philosophique. Nous essayons de dire que l'on peut être d'une quelque utilité tout juste en se concentrant, sans forcément se poser le problème de la « nationalité » de la pensée (un problème qui, probablement, appartient à une saison de l'historiographie désormais terminée), sur ce que la philosophie italienne a su, objectivement, produire de valide ; et le faire en exprimant et valorisant, d'un côté, les contenus de nature typiquement théorique et, de l'autre côté, en menant de sérieuses enquêtes à grande échelle sur les sources, sur l'encadrement historique et sur la réussite des textes. Et c'est bien en se dirigeant dans cette direction que « Rosmini Studies » voudrait essayer de donner sa modeste contribution, en s'occupant certainement, tout d'abord, d'Antonio Rosmini (figure clé – comme nous avons pu le voir dans les allusions que nous en avons faites – dans les tentatives faites déjà au XIX siècle de définir le « canon » philosophique italien, et également auteur très étudié au XX siècle et à l'origine d'un courant entier d'orientation spiritualiste) dans une perspective non secondairement européenne, comme il est arrivé dans le cas de la publication de nombreux travaux sur les relations possibles entre sa philosophie et la phénoménologie ; mais en dédiant également un ample espace à d'autres noms, plus ou moins importants, du passé et du présent. Pour cela dans les numéros précédents, notre revue a accueilli des articles – à signature étrangère également – comme ceux (pour se limiter à la section « Excursus ») sur différents aspects du platonisme entre XV et XVI siècle, sur la philosophie civile du XVIII siècle,

sur la relation entre idéalisme et transcendance en Piero Martinetti. Et pour cela dans ce numéro, apparaissent (pour se limiter à la section « Spazio Aperto ») un article sur ontologie et métaphysique en Vittorio Mathieu et un article sur Giorgio Agamben lecteur de Franz Overbeck.

(f.m.)